

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 1

Artikel: Douceurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221579>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Alors, ce pauvre Jean ?
— Mort par erreur ?

Telles furent les réflexions qu'ils entendirent. Léon, surtout, en sa qualité de municipal responsable, trouvait la farce de mauvais goût. Heureusement que cette sinistre plaisanterie eut pour effet de prolonger de plusieurs années la vie de Jean Bourloud.

Mais, c'est ici que l'histoire eut son épilogue. Un jour, Jean ne s'avisait-il pas de mourir « pour de bon » !

Léon, qui était toujours chef de la section des pauvres, en reçut, cette fois, la communication officielle. Il attela encore la « grise » au char à bancs et descendit à la plaine en compagnie de son fidèle huissier. Comme ils devaient s'y attendre, les deux hommes furent interpellés quelques fois en cours de route : « Est-ce bien vrai, aujourd'hui ? » « Avez-vous pris des informations ? » « Il faudrait peut-être vous assurer de la chose... »

Léon n'eut qu'une réponse à toutes ces questions malicieusement indiscrettes :

— Cette fois, mort ou vivant, il faudra qu'il y passe ! A. Mex.

— Tant pis ; je voulais lui payer cinq cents francs que je lui dois.

— Ah ! très bien ; entrez, monsieur est revenu « ce matin ».

Doncure. — Ce cheval a l'air assez bon, mais ne prend-il pas facilement peur ?

— Oh ! non, madame... Toutefois vous feriez bien de ne pas vous placer comme cela devant lui... Vous l'effrayez !

Distraction. — Un inspecteur visite une école de filles. Après avoir interrogé plusieurs enfants, qui lui répondent avec intelligence, il se déclare satisfait, félicite les maîtresses, loue les élèves, et termine son petit speech en disant d'un ton à la fois ému et solennel :

— Très bien, mes petites... c'est en travaillant ainsi qu'un jour vous deviendrez des hommes !

FIN D'ANNÉE AU VILLAGE

LES jours ont fui rapides depuis que les arbres dépouillés de leurs feuilles laissent voir les maisons du petit village caché là-bas au creux du vallon. Oui, les jours ensoleillés où l'astre radieux a essayé de réchauffer la terre déjà engourdie, les jours gris et maussades où les brouillards humides se traînaient lentement, tous ont disparu.

Et voici que Noël est arrivé. Chacun a pris le chemin de l'église et, pour une fois, toutes les places ont été occupées. Les yeux des enfants ont pétillé de joie à la vue du joli sapin illuminé de nombreuses bougies et d'ornements multicolores. Et la joie a été à son comble quand, les mains chargées de cadeaux, parents et enfants ont repris le chemin de la maison. Et la nuit s'est écoulée, pleine de rêves charmants.

Puis les jours ont succédé aux jours. En groupes ou isolés, les villageois ont gagné la ville pour faire les emplettes nécessaires ou simplement un tour de foire de Noël. Les gamins ont eu congé et ont couru les rues. Mais voici que la cloche a sonné au clocher de l'école. Quelques jours de travail et bientôt sa voix argentine se sera tue.

La fin de l'année a amené ses joies, ses réjouissances, ses fêtes de famille, ces réunions où les liens semblent se resserrer et où, hélas, les vides se font aussi sentir avec plus d'acuité. Et, avec le poète, on redit « Pourquoi faut-il donc se quitter ? »

Un culte a été annoncé par le journal. Là-haut, sur la colline, la voix des cloches s'est fait entendre. Elles ont, légères messagères, appelé les fidèles. Nombreux, en cette soirée de semaine, ils ont laissé là leurs travaux pour se recueillir et recevoir un bienfaisant message. Ils ont tressailli à l'ouïe des noms de tous ceux qui, pendant cette année qui se meurt, nous ont quittés. Ils sont partis, les uns au printemps de la vie, à l'heure où leurs regards étaient tournés vers l'avenir et l'espoir ; d'autres, aux heures grises du déclin, chargés d'ans et d'ennuis peut-être. Et leurs noms ont retenti à nos oreilles. Les souvenirs nombreux se sont pressés, aux détours de ruelles, au fond des cours pavées, sur les chemins des vignes

ou des champs où, joyeux, si souvent nous les avons croisés. Une larme brûlante a perlé au bord de la paupière des parents, des amis de tous ces disparus en ces lieux évoqués.

La nuit s'est écoulée dans le calme et la Saint-Sylvestre est apparue dans la grisaille d'un jour sombre. Dans les rues, les gens ont passé affairés, les uns à mettre un peu d'ordre autour de leur maison ; les autres à couper du bois et à l'empiler, et d'autres enfin, à pas languissants, se sont rendus en maison communale pour payer leurs impôts et clamer leurs doléances.

Lentement, la nuit est tombée sur le petit village. Tous les bruits ont cessé pour quelques heures. Dans les chambres de famille, on a réveillé et minuit ayant égrené ses douze coups, les cloches se sont mises en branle et se sont répondues d'un village à l'autre, tandis que, dans ces flots d'harmonie emportés par la bise glaciale l'an nouveau est apparu.

(Journal d'Yverdon). Pierrette.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

J'AI l'air un peu naïf, ce n'est pas ma faute, et je n'ai certes pas choisi cet air-là pour me rendre original.

C'est un air qui me vient de famille, je ne sais pas au juste, mais c'est un air que je ne puis pas dissimuler ni atténuer. Il frappe tout le monde, à première vue.

J'ai aussi une petite propriété, une petite bicoque dont vous ne me donneriez pas quatre sous.

J'y suis fort mal logé ; on n'y voit pas clair, il y pleut pendant les averses, les champignons et les rhumatismes y poussent dans tous les coins.

Cette humble demeure, qui me vient de mes parents est sise au bord d'une route à une faible distance d'une station d'étrangers, qui aligne sur la pente de coteaux verdoyants les plus somptueuses villas. Des millionnaires font la prospérité de cette station.

Dans mon logis je vivais, ou plutôt je vivotais péniblement.

Un jour, une belle auto de quarante chevaux au moins, s'arrêta devant ma modeste mesure.

— Monsieur, me dit le propriétaire de cette somptueuse voiture, voulez-vous consentir à faire des affaires avec moi ?

— Oh ! protestai-je, j'ai l'air si...

Il me coupa la parole.

— Je l'ai remarqué et j'ai remarqué par la même occasion, que vous aviez également une vieille maison et c'est là, précisément ce qui me convient pour que nous réalisions, l'un et l'autre, une rapide fortune.

Voilà ce dont il s'agit : Je vais déposer chez vous des meubles anciens. Ils vous appartiendront, ils vous auront été légués, laissés en héritage par de vieux parents. Des touristes de la station voisine, adroitement informés par moi de cette circonstance, viendront les voir, voudront les acheter. Vous vous débattrez, vous vous montrerez récalcitrant ; vous soutiendrez qu'à aucun prix vous ne voulez vous défaire de meubles qui n'ont aucune valeur et qui vous rappellent des parents disparus. Bref, vous arriverez facilement à céder pour trente mille ce que je vous aurai conseillé de ne pas lâcher à moins de quinze mille ; le surplus du prix fixé par moi sera votre bénéfice.

— Et si je ne les vends pas, vos antiquailles ?

— Vous les garderez pour vous.

— Alors, je vous prévins que je ne chercherai pas à les vendre.

— C'est précisément ce qu'il faut. Toutefois, sachez ceci, c'est que, aussitôt négociés et emportés, ils seront immédiatement remplacés par moi, sans que vous ayez à vous déranger.

— Toujours dans les mêmes conditions ?

— Toujours.

Je marchai.

Voilà un an que je vends, à des amateurs passionnés, des pitoyables meubles écopés, vermoulus, rafistolés avec de gros clous rouillés.

Les amateurs affluent.

Toute la journée, c'est un défilé d'autos qui viennent se ranger dans la cour de ma bicoque et d'automobilistes soi-disant fatigués, qui, sous

prétexte de se désaltérer chez moi, viennent voir mes meubles de styles différents.

Les touristes se le disent entre eux, vantent les exceptionnelles trouvailles qu'ils font « dans les environs ».

Je sais me débattre, exciter leur convoitise en leur déclarant que tous les passants, que tous les beaux messieurs qui entrent dans ma mesure veulent me les acheter, me font des offres.

Ils ne tardent pas à m'allonger le double au moins de ce qu'exige mon fournisseur et ils me regardent en dessous, d'un air malin, en se frottant les mains comme s'ils venaient de me jouer un bon tour, de conclure un marché par lequel ils ont remporté une victoire sur l'ignorance payante et m'ont roulé, et le lendemain d'autres meubles me sont venus de mes vieux parents déçédés, surtout de mon bon oncle.

J'ai acheté cinq immeubles de la ville voisine avec mes bénéfices.

Mon fournisseur est content. Les affaires marchent bien à cause de mon air naïf, elles marchent même trop bien et j'ai reçu de l'usine qui fabrique les meubles de mes pauvres parents, l'ordre de ralentir un peu la vente, elle n'arrive plus à me fournir.

Royal Biograph. — Une histoire de cirque charmera toujours par le pittoresque de son cadre. Ce sera le cas pour **Croquette**, splendide film dramatique et humoristique, dont le roman est touchant, et qui bénéficie de plus d'une interprétation hors ligne. Nul doute que ce programme qui est le spectacle pour familles par excellence, ne remporte un gros succès. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 8, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Ben-Hur au Théâtre Lumen. — La présentation de « Ben-Hur » fut, comme on s'y attendait, un véritable événement. Jamais aucun art ne s'est approché avec autant d'intensité et d'émotion de la pure beauté. Vu l'emballage provoqué par « Ben-Hur », la Direction du Théâtre Lumen ouvre, dès ce jour, la location pour la 2e et la 3e semaine, en priant le public de bien vouloir retenir ses places à l'avance.

Pour la rédaction : J. MONNER
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue François

L'aspirateur de poussière électrique
„UNIVERSAL“
est indispensable dans chaque ménage.

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour. Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque.
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne